

La ronde de Genève
Chapitre 7 : Sur la route des trafics
Par Fabrice Hatem

Lisa ne regrettait pas d'avoir résisté aux avances de Pedro l'autre soir. Elle éprouvait, certes, une petite pointe de vanité en pensant que son professeur de danse, un homme séduisant et encore relativement jeune, exprime ainsi son désir pour la débutante d'âge mur qu'elle était. Cela prouvait que, malgré ses 42 ans et sa poitrine un peu maigrichonne, elle n'était pas complètement sortie du jeu amoureux et pouvait encore intéresser des hommes présentables.

Mais enfin, ce monsieur n'était tout de même pas vraiment son style. Elle était habituée à fréquenter les milieux de la haute fonction publique internationale ; elle parlait d'égal à égal avec des ministres et des directeurs de grandes administrations lors de ses missions dans les pays en développement ; elle menait à Genève une vie mondaine très active... Se mettre en couple, ou plus probablement se livrer à quelques coucheries éphémères avec un simple professeur de tango un peu marginal, aurait constitué pour elle une forme de mésalliance par rapport à son statut social et professionnel. Non, elle pourrait sans doute trouver - dans le milieu du tango ou ailleurs - un homme à la surface sociale plus substantielle, pour former un couple si possible durable avec lui.

Elle remuait tranquillement ces pensées tout en arrivant à Cossonay, un charmant petit bourg de campagne situé dans le nord de Lausanne, aux pieds de la chaîne du Jura, où l'on jouissait d'une vue magnifique sur les montagnes alentour, et dont la vieille ville datant de la fin du XVIIIème siècle offrait d'agréables possibilités de promenades. C'était un de ces endroits où les tangueros venus de Lausanne ou de Genève aimaient à se réunir le week-end à l'occasion d'un stage ou d'un petit festival. On pouvait en effet trouver dans ces villages et ces petits bourgs de l'arrière-pays vaudois tous les ingrédients d'une journée de danse réussie : une nature tranquille avec des panoramas superbes, où il était possible de pique-niquer ou d'organiser un barbecue ; des salles des fêtes spacieuses, bien équipées, et beaucoup moins onéreuses qu'au cœur des grandes villes de la région ; un accès rapide depuis Genève ou Lausanne, à condition bien sûr de ne pas s'égarer la nuit dans le labyrinthe des routes vicinales conduisant au lieu de réunion.

Elle était venue là en voiture avec deux amies pour participer à un stage de milonga animé par un couple de danseurs venus de Paris, connus pour leur maîtrise de cette danse très vive. Celle-ci lui posait de délicats problèmes rythmiques, aggravés par son absence de formation musicale. Mais elle n'en avait été que plus séduite par les petites chorégraphies à la fois joyeuses, théâtrales et précises comme un mécanisme d'horlogerie qu'ils avaient interprété en début de soirée. La-milonga-de-la-petite-vieille-agressée-par-un-voyou-et-qui-finit-par-le-mettre-en-fuite, en particulier, l'avait fait mourir de rire, comme d'ailleurs le reste du public. Mais, maintenant, les démonstrations étaient terminées, le bal avait commencé, et cela faisait maintenant près d'un quart d'heure qu'elle faisait tapisserie avec ses amies.

Bien sûr, elle avait toujours pendant ces moments d'attente la ressource d'observer et de papoter. Observer les couples les plus gracieux en essayant de décortiquer les mouvements complexes des adorns féminins. Discuter entre elles, *mezza voce*, des qualités des danseurs. Repérer ceux d'entre eux qui seraient susceptibles de les inviter - pas trop bons car sinon ils risquaient d'être monopolisés par les danseuses les plus jolies, pas trop mauvais non plus pour éviter d'être maltraitée sur la piste -. Echanger les dernières nouvelles sur la vie de la communauté tanguera.

- Elle est bien, cette milonga, avec sa salle. Le buffet à l'entrée est super aussi. Mais je trouve quand même le bâtiment un peu impersonnel.
- Qu'est-ce que tu veux, on ne peut pas tout avoir !!! Ce n'est qu'une salle des fêtes de village, après tout ! Mais c'est quand même spacieux et confortable.
- Et puis, ce qui compte, c'est que la musique soit bonne.
- Ils auraient pu faire plus d'efforts pour la décoration, quand même. Ces trois petites guirlandes et cet éclairage au néon, c'est un peu froid.
- Oui, mais Aline et Lucas nous ont vraiment accueillis très gentiment.
- Oui, c'est vrai, ils sont toujours adorables. Je leur dirai quand même pour l'éclairage.
- Ce type, là, à gauche, il danse bien, mais il ne me dit même pas bonjour quand il me croise !! On dirait que je n'existe pas !!
- Te prends donc pas la tête avec ces prétentieux qui pourrissent l'ambiance. Ignore-les, c'est tout.
- Elle fait vraiment des jolis ganchos, Marie, et puis elle ne se prend pas pour une vedette, elle dit toujours un mot gracieux à tout le monde !!
- Ce qu'il a fait comme progrès, Laurent !! Je n'en reviens pas !! On aurait dit un orang-outan quand il a commencé.
- Tu sais que Paul et Françoise se sont séparés ?
- Non ? ils avaient l'air de si bien s'entendre !!
- J'ai appris ça hier au CAS. C'est Catherine qui me l'a dit. Il paraît qu'il a rencontré une danseuse espagnol à Fribourg et qu'ils sont tombés amoureux fous l'un de l'autre !!
- Et ce type brun, à gauche, qui danse avec Sophie, tu sais qui c'est ?
- Ah, lui, c'est un journaliste américain. Il est à Genève pour faire une enquête sur les narcotrafiquants et le blanchiment, je crois. J'ai diné avec lui l'autre jour, il est vraiment passionnant, dit Claudine.
- Ah !! C'est intéressant, ça !! Dit Lisa. Tu ne veux pas me le présenter ?

Enfin un homme avec un vrai background professionnel et social !! Pas comme tous ces demi-ratés et ces marginaux un peu aigris qu'elle fréquentait en trop grand nombre depuis qu'elle s'était intéressée au tango. Elle eut soudain envie d'en savoir davantage sur ce monsieur.

- *Comme tu veux. Tiens, il est au buffet, c'est le moment de mettre la main sur lui avant qu'une autre danseuse ne l'enlève.*

Elles se levèrent et se dirigèrent vers le buffet, installé dans le hall d'entrée du bâtiment. Bob était en train de manger un bout de tarte aux pommes, un verre de rosé à la main.

C'était un homme grand, mince, nerveux, aux cheveux noirs coupés assez court, à la démarche élégante quoiqu'un peu saccadée. Mais ce qui frappait le plus chez lui, c'était son regard. Un regard plein de curiosité, mais avec quelque chose d'impérieux qui vous pénétrait comme une vrille et semblait vous mettre à nu. Journaliste très en vue du New-York Times, il s'était mis en congé sabbatique pendant un an pour mener une grande enquête sur les réseaux de narco-trafic latino-américains vers l'Europe, qui l'avait conduit aux quatre coins du monde pour en reconstituer les filières : Colombie, Bolivie, Vénézuéla, Floride, Haïti, Guinée, et maintenant Europe. Genève constituait sa dernière étape, où il essayait de mettre au clair les réseaux de blanchiment bancaires tout en étudiant, in situ, le petit marché local de la drogue et des plaisirs véniaux. Il y était arrivé seulement depuis quelques semaines, mais la ville lui plaisait beaucoup, et il avait l'intention d'y rester quelques mois, bien au-delà donc de ce que justifiait sa quête d'information sur le terrain pour y achever son livre, dans une agréable villa avec vue sur le lac, prêtée par une amie suisse.

Le sujet était brûlant d'actualité. Historiquement, le trafic de cocaïne venu des pays andins et de Colombie s'étaient d'abord naturellement orienté vers le marché nord-américain. Cela avait été, au cours des années 1970 et jusqu'au milieu des années 1980, la période d'or des grands cartels colombiens, qui avaient ensuite fait alliance avec les trafiquants mexicains pour pénétrer le marché américain par la route du sud-ouest, à mesure que celle de la Floride se fermait sous la pression des agents du Bureau of Narcotics. Puis, dans les années 1990, la « guerre contre la drogue » menée sur grande échelle par les Etats-Unis avait entraîné un démantèlement des grands cartels colombiens et une désorganisation provisoire des routes d'acheminement. Celles-ci s'étaient ensuite reconstituées de manière plus diffuse, avec une influence désormais plus forte des réseaux mexicains. Confrontés à un accès plus difficile à leur marché traditionnel et à une diminution de leurs bénéfices, les trafiquants sud-américains s'étaient alors tournés vers de nouveaux débouchés, tout particulièrement l'Europe occidentale où l'engouement pour la cocaïne, longtemps limité à des cercles artistico-littéraires assez étroits, était en train de se transformer en un prometteur phénomène de masse.

Cependant, l'accès au marché européen, situé à près de 10000 kilomètres des zones de production et séparé d'elles par un immense océan, posait des problèmes logistiques beaucoup plus complexes que pour l'Amérique du nord, où un vol d'avion de tourisme au-dessus de la mer des Caraïbes, un voyage en voiture à travers la frontière texane, ou une croisière en yacht vers Miami pouvaient suffire - moyennant certes des risques importants - à l'acheminement de la marchandise.

Il avait donc fallu construire, au-dessus de l'Atlantique, un réseau logistique assez élaboré, avec pistes d'atterrissages et hangars de stockage discrets, pour envoyer le produit à bon port. Fort heureusement, tout le long du chemin conduisant des champs de coca colombiens aux grandes villes ouest-européennes, se trouvaient de nombreux pays où il était possible, moyennant finances, d'acheter la bienveillance et la discrétion des autorités locales. C'est ainsi qu'à Haïti, à Saint-Domingue, en Guinée et en Guinée-Bissau, ou encore en Maroc, s'étaient installées de discrètes entreprises de

transport, avec leurs aérodromes discrets perdus au milieu de nulle part et leurs petits hangars camouflés sous une luxuriante végétation, où un ballet de petits jets privés ou de hors-bords amenaient et enlevaient leur cargaison de poudre blanche.

Mais les pays latinos étaient également confrontés à de graves problèmes sociaux, poussant une partie de leur population à l'émigration vers les Etats-Unis et l'Europe. Puisque les narcos disposaient déjà de réseaux logistiques pour faire passer les frontières à des produits interdits, pourquoi ne s'occuperaient-ils pas également d'aider – moyennant rétribution bien sur – ceux de leurs compatriotes qui le désiraient à venir s'installer plus un moins clandestinement en Europe, et plus particulièrement celles d'entre eux susceptibles de bien gagner leur vie rapidement, à savoir les jeunes femmes désireuses de se prostituer ou prêtes à accepter de le faire pour pouvoir financer leur migration ?

C'est ainsi qu'à partir la fin des années 1990, la cocaïne venue d'Amérique latine commença à inonder le marché européen, tandis que les quartiers chauds et des maisons closes d'Espagne, de Hollande ou l'Allemagne abritèrent un nombre croissant de jeunes pensionnaires venues de Colombie, du Venezuela ou du Brésil. Quant à l'argent tiré de ces activités illégales, il fallait bien le blanchir d'une manière ou d'une autre. On vit alors se multiplier dans les places financières européennes off-shore comme le Luxembourg, Guernesey ou Monaco les officines et les intermédiaires un peu louches. Et avec sa rassurante tradition de secret bancaire, et l'opportun manque de curiosité de ses banques sur l'origine des fonds déposés, la Suisse s'imposa également comme l'une des plaques tournantes de ces opérations.

L'ambition de Bob était de réunir suffisamment d'informations pour mettre en lumière le fonctionnement de ces réseaux, leurs interférences troubles avec l'économie légale, les complicités dont ils disposaient, ainsi que leur impact sur les sociétés européennes. Il avait pour cela besoin d'un an de liberté et d'une centaine de milliers de dollars pour payer ses frais. Un gros éditeur américain, confiant dans le succès de l'ouvrage, accepta de lui avancer la somme. Et, un beau soir de septembre 2008, il éteignit l'ordinateur de son bureau, participa à un pot d'adieu offert par ses collègues du New York Times, et rentra dans son cottage de Long Island pour y préparer ses valises. Puis, trois jours plus tard, après avoir souscrit une assurance-vie au bénéfice de sa femme et de ses deux enfants, il monta dans un avion en direction de Cali, capitale de la province colombienne de la vallée du Cauca et haut lieu historique des cartels de la drogue.

A vrai dire, son voyage n'était pas seulement motivé par une enquête sur les réseaux internationaux de trafic de femmes et de stupéfiants. Bob, en effet, était aussi un passionné des cultures populaires latino-américaines. Depuis longtemps, il consacrait ses loisirs à danser la rumba, la salsa et le tango. Il avait donc bien l'intention de joindre l'utile à l'agréable et de beaucoup danser à chacune des étapes de son voyage d'études. D'autant qu'étant un homme séduisant et très amateur de jolies femmes, cette activité constituait pour lui un moyen simple de trouver rapidement une partenaire temporaire dans chacune des villes où il lui arrivait de séjourner. Il avait des amies tangueras à Buenos-Aires et à Paris, des amies rumberas à La Havane et à Santiago de Cuba, des amies salseras en Floride et en Colombie, et il connaissait aussi intimement plusieurs excellentes danseuses de Samba à Rio et à Salvador de Bahia. Pour lui, la danse était ainsi un aliment complet : elle lui ouvrait une voie vers

l'exploration des cultures populaires, et elle lui permettait en même temps de rencontrer facilement des femmes de tous les pays du monde pour satisfaire une sexualité très impérieuse.

Enfin, et surtout, la danse lui procurait un profond sentiment de détente, si nécessaire dans sa profession constamment exposée au stress. Parfois, il arrivait dans une soirée dansante l'esprit empli des préoccupations de la journée, dont le ressassement provoquait un sentiment d'agacement et parfois même d'angoisse : un conflit avec un collègue, un article mal engagé, un contretemps fâcheux dans la réception d'une information... Puis il se mettait à danser. Au bout de 10 minutes, il se sentait déjà beaucoup plus détendu. Et au bout d'une demi-heure, il avait même du mal à se rappeler la raison exacte qui l'avait mis dans un tel état de tension nerveuse. Puis, quand, la mémoire lui revenait, il se demandait comment il avait pu se mettre dans un tel état d'énervement pour une affaire aussi dérisoire. Après deux ou trois heures de danse, il rentrait chez lui l'esprit extraordinairement léger et serein, se couchait et passait une agréable nuit de sommeil. Il se réveillait ensuite le lendemain, l'esprit alerte et dispos, souvent pour constater que le souci qui l'avait tant préoccupé la veille s'était résorbé de lui-même sans qu'il ait eu besoin de mettre en œuvre aucune des actions fatigantes et souvent déplaisantes qu'il avait envisagé la veille pour y remédier.

Bref, la danse était pour lui, tout à la fois, une irremplaçable source d'équilibre nerveux, de bonheur, de détente et de plaisir. Il avait commencé à s'y intéresser sur le tard, vers l'âge de 35 ans, sans avoir pratiqué auparavant beaucoup d'activités physiques. Elle chassa alors immédiatement de sa vie, comme un puissant vent libérateur, toutes les mauvaises ondes d'amertume, d'angoisse, de frustration, d'agressivité, au point qu'elle finit par jouer un rôle de plus en plus indispensable dans l'équilibre de son existence. La danse fut aussi pour lui une source d'inspiration intellectuelle, constituant le sujet de nombreux articles, interviews, reportages, documentaires et même œuvres de fiction. Elle l'incita également à voyager, tout particulièrement vers l'Argentine et vers Cuba, pour remonter jusqu'aux sources de la salsa, de la rumba et du tango.

Contrairement à beaucoup d'autres aficionados, cependant, Bob ne s'investit pas beaucoup dans l'apprentissage de la danse. Il possédait un sens instinctif du rythme et de la musique ; il était naturellement doté d'une certaine souplesse et d'une aisance corporelle ; il était sinon beau du moins élégant. De plus, il n'avait ni le temps ni l'envie de passer des soirées entières à reproduire avec 60 autres débutants les figures indiquées par un professeur inaccessible dans des cours collectifs bondés. C'était un journaliste de terrain, dont les enquêtes avaient souvent un petit goût d'aventure, et il n'avait aucune envie de s'astreindre trop longtemps à cet apprentissage qu'il percevait comme très passif et peut-être même inutile. Alors, après quelques cours d'initiation à la salsa et au tango, il se lança sans hésitation sur les pistes. Il avait bien failli mourir dans un attentat islamiste à Mogadiscio, il avait été emprisonné un mois en Turquie pour ses contacts avec les indépendantistes kurdes. Il avait séduit au cours d'une interview la jolie secrétaire d'Etat d'un gouvernement scandinave ... Alors, faire un faux pas sur une piste de danse, au fond, ça n'était pas si grave que cela....

Cette confiance en lui-même plaisait aux femmes, qui acceptaient volontiers, meilleures danseuses comprises, les invitations sans timidité de cet homme qui n'était peut-être pas un grand technicien, mais dont le caractère viril transparaissait dans sa manière de s'adresser à elles et de les guider, avec douceur mais fermeté. Comme de plus, il était doué et observateur - il adorait regarder pendant parfois des heures les évolutions des meilleurs danseurs et savait en tirer profit -, il s'était donc

aisément imposé comme un partenaire recherché et apprécié dans toutes les milongas et les soirées de salsa qu'il avait fréquentées autour du monde.

- *Bonjour Bob, ça va ? Il avance, ton bouquin ?* demanda Claudine.

- *Ouais, j'ai presque terminé les premiers chapitres sur les pays latinos. Maintenant, je commence celui sur l'Afrique.*

Malgré son reste d'accent américain, Bob avait conservé de ses années d'études en France une excellente maîtrise de notre langue.

- *Tu vas beaucoup danser en ce moment ?*

- *Oui, ça me détend entre deux séances d'écriture.*

- *Je voudrais te présenter Lisa. Elle travaille à l'OMS. Elle s'occupe d'inventer des nouveaux vaccins contre le paludisme en Afrique. C'est un peu une baroudeuse, comme toi, mais dans le genre scientifique. En plus, c'est une bonne danseuse. C'est vraiment une fille super.*

Il se tourna vers elle avec un grand sourire. Ils se plurent instantanément, pas seulement parce qu'étaient fort présentables physiquement tous les deux. Ils se plurent parce qu'ils comprirent tout de suite qu'ils étaient de la même race : celle des audacieux qui refusent une petite vie tranquille derrière leur bureau et prennent à bras le corps les problèmes de la planète, au péril s'il le faut de leur confort, de leur santé, voire de leur vie. Ils étaient suffisamment ouverts, polis, curieux d'esprit pour ne pas mépriser la foule des autres, ceux qui se contentaient d'une existence confortable et sans risques. Mais, au fond, ils ne pouvaient vraiment aimer que des personnes de la même trempe qu'eux-mêmes.

- *Enchanté, Lisa. Alors, comme ça, tu vas souvent en Afrique ?*

- *Oui, j'étais encore au Mali le mois dernier.*

- *Moi aussi, j'y suis allé plusieurs fois cette année. J'aime bien ce continent. On y trouve la nature humaine à nu, le pire comme le meilleur.*

- *Oui, c'est vrai, mais il y a vraiment beaucoup à faire pour qu'ils sortent de leurs problèmes.*

Lisa pensait à ces enfants malades du paludisme qu'elle avait encore rencontrés le mois précédent dans le delta intérieur du Niger.

- *C'est vrai, mais le problème n'est pas qu'économique, c'est aussi la corruption des élites qui est en cause.*

Bob pensait à tout ce qu'il savait de ces ministres corrompus de certains pays d'Afrique de l'ouest, qui laissaient s'installer dans leur pays toutes sortes de mafias : mines de diamant ou d'or plus ou moins légales, pistes d'atterrissage et débarcadères clandestins ...

- *Il y a aussi des gens bien au pouvoir. L'autre jour, j'étais en brousse avec la directrice générale de la santé du Mali. C'est une femme géniale, très dévouée...*

- *Oui, mais il y a aussi de sacrées crapules au pouvoir là-bas.*

- *Souvent, ils ne tiennent qu'avec la complicité des gouvernements occidentaux*

- *Allez, on ne va pas parler politique, ce soir. Pourquoi vous n'iriez pas danser tous les deux ?*

Claudine craignait que la conversation en prenne un tour dangereux, se transformant en un banal dialogue de sourds entre personnes de bords politiques opposés. Elle en avait tant entendu, de ces échanges un peu aigres entre anticolonialistes de gauche accusant l'Occident de tous les maux et néo-conservateurs pensant en gros que l'Afrique n'avait qu'à s'en prendre à elle-même pour les problèmes qu'elle rencontrait !! Elle ne se rendait pas compte qu'elle assistait au contraire au début d'une passionnante confrontation d'expériences entre deux véritables connaisseurs de la question, dont chaque parole s'appuyait sur des expériences vécues. En plus, Lisa et Bob se plaisaient vraiment, et avaient tous deux déjà envie de discuter de longues heures ensemble.

- *C'est vrai, on est là pour danser. On aura tout le temps de parler plus tard. Chère Lisa, puis-je vous inviter à danser un tango ?* Demanda Bob en inclinant légèrement la tête.

- *Mais avec plaisir, cher Bob...* dit Lisa avec un petit sourire complice.

Claudine s'éloigna satisfaite. Visiblement, la présentation avait été un succès, la sauce avait pris entre ses deux amis... Un peu trop, même, pensa-t-elle avec un peu d'amertume en les regardant s'éloigner vers la piste de danse et en retournant s'asseoir toute seule. Mais elle n'eut pas le temps de ressasser son sentiment de solitude, car son vieil ami Jacques vint à ce moment l'inviter.

La tanda entre Lisa et Bob se passa agréablement, mais sans extase particulière. Il guidait correctement en suivant la musique et en lui laissant de convenables espaces de liberté. Elle faisait alors quelques adorns à peu près réussis. Rien de bien extraordinaire du point de vue de la danse. Cela, au fond ressemblait plutôt à une sorte de promenade silencieuse entre un homme et une femme pas encore amants, mais qui se plaisaient, se tâtaient, se sentaient et s'observaient. Au fond, il n'y avait pas besoin d'être un grand athlète ou un acrobate professionnel pour faire une simple balade amoureuse...

Au bout de trois danses, ils avaient tous deux décidé qu'ils se plaisaient beaucoup et qu'ils avaient envie de se revoir.

- *Merci Lisa, c'était très agréable. J'ai beaucoup aimé notre danse et notre conversation. Pourquoi n'irions-nous pas dîner ensemble un de ces soirs ?*

Habituellement, Lisa refusait ce genre d'invitation, lancée après une seule et unique tanda. Pour elle, il ne pouvait s'agir que d'une grossière tentative de rentre-dedans. C'était quelque chose qu'elle

détestait, non seulement du fait de sa très stricte éducation dans une école catholique, mais aussi parce qu'elle se faisait une idée plus haute des rapports entre hommes et femmes.

Mais, avec Bob, c'était différent. Elle avait en effet très envie de le revoir, de poursuivre leur discussion, et d'en savoir davantage sur le livre qu'il préparait.

- D'accord. Pourquoi n'irions-nous pas déjeuner ce week-end aux bains des Pâquis ?

Rendez-vous fut donc pris pour le samedi suivant.

Les bains des Pâquis sont l'une des principales plages de Genève. Ils sont situés le long d'une grande jetée qui s'élance vers le lac depuis le quai du Mont Blanc, sur la rive ouest. Au bout de celle-ci, se trouve la plage, ou plutôt le quai en béton bordant le lac. Mais auparavant, juste après l'entrée, on croise le seuil d'un passage orienté vers le côté intérieur de la rade. Une fois rentré dans ce passage, on peut tourner, après quelques mètres, vers la gauche. On rentre alors sur petit quai en béton bordé de cabines, et donnant sur des bassins alimentés par l'eau légèrement filtrée du lac. Mais, on peut également continuer à marcher tout droit. On longe alors le grand guichet d'un restaurant-cantine avant d'aboutir à une grande jetée-terrasse surplombant l'eau. On peut manger là une nourriture simple et roborative, tout en passant un agréable moment, assis devant une grande table en bois, à contempler les quais et la vieille ville de Genève. L'hiver, on peut aussi aller manger une fondue dans un bâtiment couvert, décoré comme un chalet de montagne, situé à l'entrée de l'allée.

C'est là que s'étaient donné rendez-vous Lisa et Bob. Après quelques politesses d'usage, ils rentrèrent dans le vif du sujet : mieux se connaître.

- Alors, comme ça, tu connais bien l'Afrique ?

- Non, pas plus que ça ; en fait, j'ai déjà fait quelques reportages là-bas (il était un peu modeste en disant cela : ses reportages de guerre sur la corne de l'Afrique lui avait valu un grand prestige auprès de ses confrères) Mais en fait j'y suis assez peu allé pendant ma carrière. Par contre, cette année, j'y ai fait deux voyages pour préparer mon prochain livre.

- Ah bon. Et il parle de quoi, ce livre ?

- Des réseaux de narcotrafic latinos vers l'Europe.

- Oh là ! C'est passionnant, ce sujet. Mais c'est un peu dangereux aussi, non ?

- Oui, mais j'ai pris une bonne assurance-vie pour ma femme.

- Et quel rapport avec l'Afrique ?

- Eh bien, les narco, pour transporter la coke vers l'Europe, utilisent souvent des jets privés. Mais, comme ceux-ci n'ont pas une autonomie de vol suffisante, il faut leur trouver des escales discrètes sur le chemin. Et sur le chemin, il y a l'Afrique de l'ouest. Voilà.

- Mais les autorités tolèrent ça ?

- Ben dans certains pays, je dirais même qu'ils sont tout prêts à fermer les yeux sur les activités des narcos si on leur graisse la patte. Tiens, la dernière fois que j'y suis allé, j'enquêtais sur un aéroport clandestin en Guinée Bissau, dont m'avaient parlé mes informateurs du Bureau of Narcotics...

- Et tu l'as découvert ?

- Eh bien, pas exactement. En fait, j'ai été retenu quelques jours à Konakry, en Guinée...

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Ben, rien de très grave. 200 opposants massacrés dans un stade. J'étais là à ce moment.

- Tu peux me raconter ça ?

- Ben voilà. J'arrive à l'aéroport de Konakry le 27 septembre. Tout de suite, je sens qu'on n'est pas vraiment en sécurité ici, et que tout est fait pour dépouiller les gens. « De chacun selon ses moyens, à chacun selon son grade dans l'armée », ça a l'air d'être un peu la règle de base là-bas... Bref, je me mets dans la file d'attente pour les contrôles de passeport, et voilà qu'on m'en fait sortir, avec deux autres personnes... Des Blancs, autrement dit des gens qui sont censés avoir de l'argent. Et là, ça devient tout de suite du grand guignol.

- Ah ?

- Oui, on regarde mon carnet médical, et on me dit que je ne suis pas bien vacciné contre la fièvre jaune, ou quelque chose du genre, et que pour rentrer dans le pays, il faut faire une piqûre de rappel. En fait, j'avais bien bouclé mes vaccins avant de partir et je savais qu'ils étaient parfaitement en règle. Mais le douanier ne veut rien savoir et me dirige vers l'infirmerie, dont la porte donnait directement sur la file d'attente. Là, je vois une infirmière avec sa blouse maculée de sang qui me fait signe d'entrer. Puis, en me montrant des seringues trempant dans une cuvette ensanglantée, elle me dit qu'elle va me vacciner contre la fièvre jaune. Bien sûr, je refuse énergiquement, c'était clairement un coup à attraper le sida. J'explique que mes vaccins sont parfaitement en règle et que je ne veux pas me faire piquer. L'infirmière et le douanier me signifient alors qu'en cas de refus, je serai interdit d'entrée et devrai reprendre le premier vol vers l'Europe. Je suis évidemment très embêté, et d'autant plus furieux que je comprends parfaitement où ils veulent en venir avec leur petit chantage.

- Et qu'est-ce que tu as fait ?

- Eh bien, exactement ce qu'on fait en Afrique dans ces circonstances. Ils m'ont vaguement expliqué qu'avec un timbre officiel de décharge de 20 dollars, je pouvais être autorisé à rentrer, j'ai compris, j'ai donné un billet de 20 dollars sans même faire semblant de me cacher, et ils m'ont laissé rentrer en Guinée sans vaccination et bien sûr sans timbre de décharge.

- Bienvenue en Guinée, dis donc.

- Oui, mais ça c'était juste le début. Ensuite, en attendant nos bagages - j'étais avec deux experts de la Banque mondiale en mission qui devaient se rendre dans le même hôtel que moi – on est abordés par un militaire qui était chargé de les attendre. Un type extrêmement louche, au visage gras et obtus, qui avait l'air beaucoup plus préoccupé de savoir comment il allait parvenir à nous plumer que d'assurer notre protection. Il cherche d'abord à nous soutirer de l'argent sous les prétextes les plus farfelus, puis à nous obliger à prendre une voiture particulière de son choix alors que notre hôtel avait indiqué qu'un chauffeur viendrait nous attendre.. Mais, de chauffeur, pas plus que de beurre en broche. Et toujours ce militaire à gueule de bœuf qui nous parle encore de timbres officiels à acheter tout en essayant de prendre nos bagages presque de force pour les mettre dans la voiture particulière de mon copain. Bref, nous n'étions pas du tout rassurés, même assez nerveux... Soudain l'un des types de la Banque mondiale aperçoit le mini-van de l'hôtel tout au bout du parking ; ce qu'il faisait là, loin de l'entrée, je me le demande encore aujourd'hui... Peut-être était-il de mèche avec le militaire ? Peut-être celui-ci l'avait-il menacé ? Ou peut-être était-il simplement idiot et incompetent ! Mais, bon, on saute dans le mini-van comme dans un radeau de sauvetage, on met nos affaires dans le coffre, on le ferme soigneusement, et en route pour notre hôtel. Mais on avait déjà bien compris qu'en Guinée, l'armée et la police ne sont pas là pour protéger les gens mais pour les racketter : ce ne sont pas des forces de l'ordre, ce sont des mafias de voleurs et d'assassins en uniforme.

- Ben dis donc, ça fait un peur, tout ça !

- Attends la suite, je ne t'ai rien dit encore.... Donc on traverse en minibus la ville de Conakry, qui m'a donné l'impression d'une succession de petites bicoques en tôle ondulées... Un grand bidonville, quoi, avec au milieu, de temps en temps, quelques immeubles poussiéreux et disgracieux en béton de 4 ou 5 étages... De la poussière partout, une chaleur humide, des gens qui grouillent autour des petites échoppes alignées le long de la route... Bref, nous arrivons à l'hôtel, dans un coin à la fois très central et très isolé de la ville, au bout d'une très longue et étroite presqu'île, appelée Kaloum ou Camayenne. C'est le quartier des ambassades et des ministères, à l'écart de la ville elle-même, et coupée d'elle par le port, la gare, les installations industrielles, et par un resserrement de la péninsule. Pour nos standards occidentaux, cela n'a pas l'air très riche, les immeubles sont poussiéreux et délabrés – socialisme africain oblige !! Mais là-bas, c'est considéré comme le quartier riche... Bref, tout au bout de la péninsule, nous franchissons un portail bien protégé par un mur d'enceinte, et, derrière, nous nous retrouvons dans un hôtel de luxe aux normes occidentales, avec lobby, restaurant, salle de Spa, night-club, piscines, personnel de service en uniforme, chambres impeccables avec vue sur la baie de Conakry et les jolies îles de Los – qui, de par leur forme circulaire entourant un îlot central, font irrésistiblement penser à la partie émergée d'un volcan sous-marin. Bref, ça a un côté « paradis artificiel sous haute protection », au milieu d'un pays visiblement misérable. Mais, bon, la suite nous a montré qu'en fait, ce n'était pas si bien protégé que ça. ..

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- La première soirée, rien. J'ai diné, j'ai contemplé l'océan, et je suis allé me coucher sans faire trop attention aux jolies petites noires qui me faisaient des signes à l'entrée du restaurant. Je devais me lever tôt le matin suivant pour rencontrer deux ou trois contacts locaux pour mon enquête, et ensuite

partir en brousse et préparer mon arrivée en Guinée-Bissau. Ah, oui, je me suis aussi renseigné au lobby pour savoir si je pouvais prendre des cours de danse africaine le soir. Ils m'ont dit que c'était possible et ils ont pris rendez-vous pour moi le lendemain avec un prof de danse local. Mais le lendemain, les choses ne se sont pas du tout passées comme prévu.

Ce matin-là, je suis sorti prendre un taxi pour aller à mon premier rendez-vous avec mes contacts locaux, des journalistes qui avaient entrepris d'enquêter, au péril de leur vie, sur les liens de certains membres de l'administration guinéenne avec différents réseaux criminels : trafic d'or, de diamants, et bien sûr, réseaux d'acheminement de la drogue vers l'Europe. Mais les rues du quartier étaient quadrillées par de nombreux barrages militaires. Après avoir difficilement passé plusieurs check-points, il fallut se rendre à l'évidence : il était impossible d'aller jusqu'au lieu de rendez-vous, du côté de l'aéroport. Je dus donc retourner à l'hôtel. Et c'est là que j'appris – par la télévision ou le bouche-à-oreilles, je ne sais plus – la terrible nouvelle : les opposants au régime militaire de Dadis Camara, qui venait de prendre le pouvoir par un coup d'Etat l'année précédente, s'étaient réunis dans le grand stade de la ville pour protester contre les modalités d'organisation de la prochaine élection présidentielle. L'armée avait alors commis un massacre, tuant, d'après mes informations du moment, plus de 200 personnes (je ne sus que plus tard que les militaires avaient également commis de nombreux viols). Le chef de la junte venait de prendre la parole à la télévision, pour décréter, non un couvre-feu ou l'état d'urgence mais trois jours de fête nationale (sous le prétexte de commémorer je ne sais plus quel événement). Concrètement, cela signifiait que les vols internationaux étaient suspendus, les administrations fermés, et les déplacements à l'extérieur de l'hôtel rendus difficiles voire impossible.

- Eh, ben dit Lisa, tu as du avoir peur... (Elle avait elle-même vécu bien pire en Afghanistan, mais elle avait en même temps envie d'écouter le récit de Bob et de flatter sa vanité masculine par ses manifestations d'intérêt).

- En fait, oui et non. On était enfermés – je dirais presque barricadé, je t'expliquerai plus tard dans quelles conditions – à l'intérieur de l'hôtel. En fait, c'était un lieu enchanteur, mais en même temps il bruissait des rumeurs les plus terrifiantes sur ce qui se passait dans la ville et dans le pays. Les gens n'avaient pas grand-chose à faire pendant la journée, toutes leurs activités étaient interrompues. Alors, ils passaient leur temps devant la piscine ou dans le lobby pour échanger des informations. En fait, ce n'étaient pas des informations, mais plutôt des rumeurs, de plus en plus inquiétantes d'heure en heure. Les liaisons aériennes étaient interrompues et on ne pouvait plus sortir du pays. Les Blancs allaient être pris en otage et internés. Les canalisations d'eau avaient été empoisonnées, et il fallait d'urgence acheter des bouteilles d'eau minérale pour ne pas être contaminés. La guerre civile avait éclaté. Les tribus des forêts du nord s'étaient soulevées et allaient descendre sur Conakry pour affronter le pouvoir en place, dominé en ce moment par les tribus de la côte. Les massacres d'opposants se poursuivaient en ville... Le plus amusant, si l'on peut dire, c'est que ces bruits étaient colportés par ceux-là même qui voulaient nous rassurer, à savoir les diplomates qui venaient à l'hôtel pour s'assurer que leurs ressortissants étaient en sécurité.

Enfin quand je dis « les diplomates », je ferai mieux de dire « le diplomate ». La représentation US à Konakry était en effet réduite à pas grand-chose depuis 2008, et mes appels à l'ambassade tombèrent dans le vide. Du côté de la Banque mondiale et de l'ONU, mes compagnons de réclusion n'obtinrent tout d'abord, après une journée d'appels infructueux, qu'un soutien moral et la promesse que « tout

allait être mis en oeuvre » pour leur venir en aide « dès que possible » (c'est-à-dire dès que cela ne serait plus nécessaire). Finalement, seule l'économiste marocaine de l'équipe parvint à joindre son ambassade, qui envoya immédiatement un attaché pour nous rassurer et nous dire que l'ambassade – toute proche de l'hôtel - nous accorderait toute la protection nécessaire et nous accueillerait en cas de besoin. Propos qui auraient pu nous rassurer si ce sympathique et serviable attaché, au cours de ses 2 ou 3 visites quotidiennes, n'avait lui-même puissamment contribué à nous terrifier en colportant les rumeurs les plus épouvantables... Mes amis en revenaient à chaque fois blêmes de peur...

- Mais, toi, tu n'avais pas peur ?

- En fait, non. Pas parce que je suis particulièrement courageux ou que j'étais inconscient des dangers qui pesaient sur nous. Non. Mais j'avais trouvé, sans le savoir, un moyen formidable de surmonter mon angoisse. En fait, dès que j'ai appris que je ne pouvais plus sortir de l'hôtel, je me suis précipité au lobby pour demander que mon prof de danse, dont les prix étaient dérisoires, vienne me donner des cours pendant toute la journée, et pas seulement le soir.

Il est donc arrivé un heure plus tard, mais pas seul : il était accompagné d'une danseuse et de trois joueurs de tambours. Ils risquaient tous leur vie pour venir à l'hôtel me donner des cours de danses folkloriques pour un prix dérisoire. Toute la journée, pendant une semaine (les communications aériennes étaient interrompues, et il n'y avait pas moyen de rentrer en Europe), j'ai donc dansé au son des tambours africains, dans le cadre radieux de la baie de Konakry, pendant que le pays était mis à feu et à sang, et sans savoir si j'allais être moi-même vivant le lendemain pour continuer ce stage improvisé.

Et le soir, je rejoignais mes compagnons d'infortunes, totalement épuisé et la tête vide (la danse que j'apprenais, le Yankadi, est une danse très tonique, alors 8 heures par jour, tu imagines !!). Par la froce des choses, j'étais plutôt détendu, mais eux étaient livides de terreur après avoir remâché pendant des heures les dernières rumeurs terrifiantes de la journée.

Pendant mes moments de repos, je pouvais également apprécier l'agréable compagnie des autres clients de l'hôtel, qui donnaient un bon aperçu de la faune malfaisante qui fait le malheur des pays de la région. Il y avait deux coréens engagés dans de douteuses opérations d'exportation de pierres précieuses, un chinois qui était en train de conclure un contrat d'exploitation forestière, un gros allemand au physique répugnant (je veux dire qui exprimait une âme répugnante), entouré de quelques jeunes garçons de dix-douze ans qu'il avait invités à passer la soirée (disait-il) avec lui à l'hôtel.

Mais le plus extraordinaire, c'étaient les visites à l'hôtel de quelques généraux guinéens. Comme je te l'ai dit, j'avais repéré la présence constante, à l'entrée du restaurant, de quelques jolies femmes qui me faisaient des signes d'amitié chaque fois que je passais. En fait, c'étaient des prostituées, l'hôtel international où je me trouvais faisant également fonction – comme c'est le cas dans toute l'Afrique de l'ouest - de bordel de luxe pour les visiteurs de passage comme pour les riches guinéens, dont bien sur les hauts gradés de l'armée. C'est ainsi que nous reçûmes, pendant ces heures sombres, la visite d'un général guinéen, allant tirer son coup avec ses petites chéries favorites pendant que ses troupes continuaient à massacrer et violer dans la ville.

Le problème, c'est qu'il n'était pas seul. Il était entouré de quelques gardes de corps, appartenant sans doute aux unités spéciales parachutistes. Ces bêtes de guerres bodybuildées en treillis s'installaient dans le lobby, leurs kalachnikovs chargées posées devant eux, pendant que leur chef allait compter fleurette à sa copine. Bien sûr, ils s'ennuyaient un peu, alors ils buvaient beaucoup de bière et de whisky (sans doute histoire de faire passer les lignes de coke qu'ils avaient auparavant sniffées). Avec leurs yeux injectés de sang, ils regardaient méchamment les clients assis dans le lobby, surtout d'ailleurs les Blancs que la rumeur publique accusait d'avoir joué un rôle central dans la déstabilisation du pays. Finalement, il ne s'est rien passé de grave, et ils sont repartis avec leur général après qu'il ait fini de tirer son coup, mais je t'assure que jamais de ma vie je n'ai aussi clairement ressenti l'étroitesse de la distance séparant la vie de la mort qu'au cours de cette heure interminable.

- Et comment tu t'en es sorti, finalement ?

- Eh bien, au bout de 4 ou 5 jours, la situation s'est calmée, mes amis de la Banque mondiale ont pu obtenir une escorte de l'ONU, et nous avons retraversé la ville en automitrailleuse et sous la protection d'une demi-douzaine de militaires surarmés (mais avec l'air gentil, eux) pour aller prendre l'avion à l'aéroport. Elle était presque ridicule, cette escorte militaire !!! La ville était redevenue totalement calme à ce moment-là !! Finalement, lorsque nous avons vraiment risqué quelque chose, les deux premiers jours, il n'y avait personne pour nous aider ; ensuite, lorsque la situation s'est un peu calmée, nos correspondants ont commencé à se bouger ; et maintenant que nous ne risquons plus rien, ils nous faisaient partir en convoi militaire...

- Oui, vu comme cela, ça paraît un peu ridicule. Mais finalement, tu n'as pas eu les informations que tu cherchais ?

- Oh ! Si ! D'abord j'ai réussi à voir mes informateurs juste avant de partir. Et puis surtout je suis retourné quelques mois plus tard en Guinée-Bissau, cette fois. Et là je n'ai pas été déçu. Dans certains quartiers de la capitale, comme Barrio Militar, on te propose de te vendre la cocaïne au kilo. Il y a plein d'îles, de petites criques discrètes sur le littoral. La coke entre par là : on la parachute sur les îles, les pêcheurs viennent la chercher... Il en rentre aussi par des yachts, ou bien par des « mules » qui empruntent des lignes régulières, avec des sachets de coke dans l'estomac. On m'a même parlé d'un aéroport clandestin. Ensuite, tout est acheminé vers l'Europe par les mêmes moyens, y compris une voie terrestre qui passe par l'Afrique de l'ouest et le Maghreb, avant de traverser le détroit de Gibraltar vers l'Espagne en hors-bord. Au total, il y a des dizaines de tonnes qui transitent comme ça tous les ans...

- Mais l'Etat de Guinée Bissau ne fait rien contre ça ?

- Ils n'ont aucun moyen, même pas de radar pour contrôler les mouvements d'avions ou de bateaux ; et puis, surtout, la police et l'administration sont de mèche, faciles à corrompre, même s'ils prétendent coopérer avec Interpol et le DEA. Il n'y a pas d'Etat, c'est le chaos, les fonctionnaires et les policiers sont très mal payés – quand ils le sont. Et les narco adorent ce genre de situation.

- C'est drôlement inquiétant...

- Oui, et la Guinée-Bissau n'est pas le seul pays dans ce cas. Dès qu'ils repèrent un pays bien instable et corrompu sur la route de l'Europe ou des Etats-Unis, les narco rappliquent. Ils ont des bases à Haïti aussi. C'est comme la Guinée-Bissau, là-bas : corruption généralisée, cotes difficiles à contrôler, Etat en déliquescence... Alors, ils repèrent une anse discrète, font partir les 2-3 habitants du coin ou les intimident, achètent toutes les maisons autour, y installent un labo ou un centre de stockage, et les avions et les bateaux commencent à arriver et repartir...

- C'était dangereux, cette enquête ?

- Ben, tu as déjà vu l'atmosphère en Guinée, et là encore, ce n'était même pas à cause des narcos. Mais en fait, cette question du danger est beaucoup plus compliquée et paradoxale qu'on n' imagine. Bien sûr, si tu te pointes tout seul à l'entrée d'un aéroport clandestin et que tu leur dis « Bonjour, j'appartiens au DEA ou à Interpol, je viens de découvrir vos activités clandestines et je vous prie de me suivre pour que je vous livre aux autorités », tu risques de passer un sale quart d'heure. Pareil si tu leur expliques que tu es journaliste et que tu veux écrire un livre pour dénoncer à l'opinion internationale leurs activités pour les mettre hors d'état de nuire. Au fond, il faut les comprendre, c'est des commerçants, ils défendent leur business. Et c'est vrai que quand ils se mettent menacés, ils deviennent vite très violents. Mais il faut aussi savoir les prendre. Car au fond, eux aussi, ils aiment bien la pub...

- Comment ça ?

- Ben, si tu veux, c'est comme la stratégie de communication d'une entreprise. Tu sais, les narcos ne sont pas si impopulaires que ça dans leur pays, bien au contraire. La population pauvre les voit un peu comme des héros, des types qui ont réussi à sortir de la misère par leur courage, qui ont tout ce qu'ils veulent, des femmes, des belles bagnoles, et en plus qui font la nique aux Yankees que tout le monde déteste... Alors, s'ils arrivent à cultiver cette popularité, c'est un plus pour eux. Tiens, en Colombie, à la grande époque, les narcos ouvraient des night-clubs, parrainaient des clubs de foot, finançaient des œuvres sociales dans les quartiers pauvres de Medellin et Cali... Ce n'était pas seulement parce qu'ils aimaient le foot et la Salsa comme tous les colombiens... C'était aussi pour cultiver leur popularité...

- Mais, avec toute leur violence, tous ces morts liés aux règlements de compte, ils doivent être haïs de la population, non ?

- C'est beaucoup plus compliqué que ça. Regarde les narcos mexicains par exemple. Ils donnent du travail aux gens, l'espoir d'une vie meilleure. Beaucoup de jeunes du Sinaloa et d'ailleurs rêvent d'être embauchés par eux. Ils pensent qu'alors ils auront la vie facile, l'argent, les femmes... Tu sais, la société mexicaine, c'est une société violente, avec des valeurs machistes très enracinées. Un petit meurtre de temps en temps, ils ont toujours vécu comme ça... Et puis les narcos veillent à cultiver leur popularité : il y a plein de films par exemple, qui racontent leurs exploits... Et les gens vont les voir avec plaisir... Il y a même un genre musical exclusivement consacré à ce thème : ça s'appelle les narcocorridos et il y a un gros public pour cela... Alors, quand tu dis par exemple que tu es écrivain et que tu veux écrire un roman ou faire un scénario sur eux, tu n'es pas forcément mal accueilli...

- Mais dans ton cas, ce n'est pas vrai, tu veux les dénoncer...

- Oui, c'est vrai. C'est pour ça que je n'ai pas essayé de leur raconter des salades pour rentrer en contact directement avec eux. Ils ont un sens très pointilleux de l'honneur, et c'était la meilleure manière de finir en pièces détachés dans un bloc de béton. Il faut les comprendre aussi, c'est très vilain de mentir...

- On dirait que tu as de la sympathie pour eux ?

- Ecoute, ça aussi c'est compliqué. Ici, on présente les narcos comme d'horribles criminels. Mais on peut aussi les voir comme des commerçants qui répondent à un besoin et créent des emplois, comme des hommes d'honneur qui défendent leur pays contre les Yankees et aident les gens pauvres de leur quartier... et puis, c'est des êtres humains, au fond, pas toujours antipathiques... Tiens je me rappelle à Cali d'un narco qui était un vrai fan d'Hector Lavoe, tu sais, le chanteur de salsa... Il avait des souvenirs de lui partout dans sa maison, il connaissait toutes ses chansons...

- Mais quand même, c'est des gens violents ?

- Bien sûr. La société latino est fondamentalement machiste et violente. La concurrence entre les cartels et la répression policière créent un climat de tension permanente. Les hommes de main, au Mexique par exemple, sont souvent d'anciens « contras » nicaraguayens qui comptent parmi les mercenaires les plus sanguinaires du monde, pire que les islamistes d'Al Qaïda par certains côtés... Si tu ajoutes que la consommation de coke rend parano, agressif et désinhibe les pulsions homicides, le cocktail devient totalement incontrôlable. Et ce déferlement de violence est en train de faire sombrer des pays entiers, comme le Mexique, surtout le nord du pays, ou encore les favelas de Rio... Là-bas, c'est presque une guerre civile, avec des meurtres de masse, des armes lourdes... Et finalement, ça fait plus de mort qu'en Afghanistan...

- Tu crois que ça peut venir ici ?

- Bon, l'Europe n'est pas aussi violente que l'Amérique latine, pas aussi chaotique et pauvre que l'Afrique. Mais enfin, c'est quand même la destination ultime de tous ces flux. Et c'est vrai que le trafic de drogue et d'êtres humains apporte forcément son lot de problèmes.

- Même à Genève ?

- Tu es déjà passée le long du Rhône, en face du quartier Saint-Jean ? Tu as vu tous ces africains qui traînaient ? Qu'est-ce que tu crois qu'ils font là, qu'ils pêchent à la ligne ? En fait c'est des dealers. Et aux Pâquis, c'est pareil... D'ailleurs, j'ai rarement vu une ville en Europe de l'ouest où il était aussi facile de se procurer de la coke en plein centre-ville que Genève... Une coke qui est sans doute passée avant par Haïti ou la Guinée-Bissau... Et quand tu es un clandestin africain en Suisse, il faut bien vivre, alors il y a plein de volontaires pour servir de petites mains aux trafics...

- Et les filles des Pâquis, elles sont aussi victimes de ces réseaux ?

- Je vais te répondre oui et non ; d'un côté, c'est vrai qu'il y a des réseaux internationaux de prostitution qui ont des ramifications en Suisse. Ce n'est pas par hasard qu'on trouve tant de filles latinos et est-européennes aux Pâquis. Il faut bien que quelqu'un les aide systématiquement à venir là, à trouver des

papiers, un logement, un endroit sur où travailler. Mais est-ce qu'elles sont des « victimes » ? C'est toute la question, et la réponse n'est pas du tout évidente. D'abord, il faut laisser tomber le mythe de la petite oie blanche à qui on a promis un travail de serveuse et qui se retrouve obligée de faire le trottoir sous la menace. Ça peut exister de temps en temps, dans certains réseaux albanais par exemple, mais ce n'est absolument pas majoritaire. Beaucoup de filles savaient parfaitement – ou bien se doutaient un peu – de ce qu'elles allaient faire en Suisse. La grande majorité des autres n'ont pas eu à être contraintes pour accepter ce travail. Quand elles ont été mises au parfum, elles ont finalement trouvé que la situation présentait plus d'avantages qu'un boulot de femme de ménage.

- Aucune alors n'est contrainte par la force ?

- Je n'ai pas dit cela, mais mets-toi à la place des narcos. Ces types seraient des industriels et des commerçants normaux, si leur business n'était pas interdit. Ils achètent la matière première aux paysans, la transforment dans leurs labos, la transportent via des réseaux logistiques, la distribuent aux consommateurs dans les points de vente. Ils paient régulièrement et plutôt généreusement leurs employés et leurs fournisseurs avec l'argent reçu de leurs clients. Ils placent leurs bénéfices dans des affaires souvent parfaitement légales. A la limite, il n'y a besoin d'aucune violence et d'aucune contrainte dans leur métier. Les consommateurs sont consentants, les paysans qui cultivent la coke sont consentants, les employés sont consentants. La violence vient presque exclusivement du fait que cette activité est considérée comme illégale.

- Mais avec les filles, ce n'est pas pareil... C'est du trafic d'êtres humains...

- Ecoute, ça aussi c'est compliqué. Il y a des hommes qui ont des besoins sexuels, des femmes qui sont pauvres et veulent trouver de quoi nourrir leurs enfants, ou bien simplement gagner beaucoup d'argent très vite. Il n'y a pas besoin d'être un grand criminel pour servir d'intermédiaire entre ces gens, trouver et gérer des lieux où les femmes exercent, les faire venir dans des pays riches où le homme sont prêts à payer cher pour coucher avec elles. Tu sais, j'ai rencontré beaucoup de filles venues d'Amérique du sud dans le quartier des Pâquis. Certaines m'ont raconté leur vie, et de manière suffisamment détaillée et récurrente pour que je sois à peu près sûr qu'elles ne m'ont rien caché d'essentiel. Certes, elles ont souvent été poussée à ce métier par la misère, mais même pas toujours... Certaines ont fait des études, d'autres avaient un vrai métier avant, d'autres ont des ambitions, un projet pour le futur. A les écouter, on a l'impression que la prostitution pour elle n'est souvent qu'une parenthèse, dont elles ont certes en général envie de sortir, mais où elles n'ont pas été poussées par une contrainte physique... Il n'y a pas dans ce qu'elles racontent de proxénètes violents, de coup, de tortures, de tromperie... Elles ont décidé elles-mêmes de ce qu'elles voulaient faire...

- Oui, mais elles te cachent peut-être des choses...

- Mais, justement, c'est à travers la manière dont elles parlent naturellement de leur vie quotidienne qu'on comprend qu'elles ne sont esclaves de personnes, terrifiées par personne. Quand elles t'expliquent qu'elles vont inviter leur famille, parents et enfants compris, en vacances aux Etats-Unis, et qu'elles te montrent les photos des gîtes qu'elles ont loués pour le voyage, tu comprends qu'elles font ce qu'elles veulent avec leur argent et avec leur emploi du temps. Quand elles partent deux fois par mois en week-end à Lugano pour voir leur fils gardé par sa grand-mère qu'elles ont fait venir en

Europe, tu comprends qu'elles n'ont pas du tout rompu avec leur famille ; quand elles te demandent de venir faire avec une copine une séance de photos au bord du lac au lieu d'aller bosser, tu comprends qu'elles travaillent quand elles veulent ; et quand elle te demandent conseil sur la meilleure manière de placer leur argent, tu comprends que, même après avoir payé tous les frais, il leur en reste encore pas mal, de l'argent, et qu'elles ne se font pas tout piquer par un proxénète ; quand elles t'expliquent leur projet d'ouvrir une boutique de mode en Pologne ou un restaurant à Saint-Domingue dès qu'elles auront mis de côté assez d'argent pour cela, tu comprends qu'elles sont parfaitement libres de sortir de la prostitution si elles veulent, même si en pratique c'est très difficile pour elles parce qu'elles sont prises dans un engrenage. Alors, de deux choses l'une : ou bien elles mentent avec une incroyable habileté pour cacher par une affabulation totale le fait qu'elles sont victimes de réseaux violents ; ou bien elles disent la vérité et elles ne sont effectivement victimes d'aucun réseau, au sens d'une entreprise violente et esclavagiste... Bien sûr, on leur fait payer des frais de passage, de logement....

- Oui, mais toutes ces histoires de traites des filles de l'est, maltraitées par les albanais, qu'on lit dans les journaux ?

- Bien sûr, il y a des bandes violentes aussi, sans doute de temps à autre quelques cas de contrainte physiques... Mais est-ce que tu crois vraiment, justement, après tout ce flot d'histoires déversées sur internet, qu'il y a encore une SEULE petite moldave ou ukrainienne pour croire encore que si on lui propose d'aller travailler dans un bar de nuit à Francfort ou au Luxembourg, c'est pour servir de la grenadine à des écolières ? C'est pas des idiots, tout de même, elles surfent sur internet à longueur de journée, elles parlent en permanence sur Facebook avec leurs copines parties en Europe... Faire croire qu'elles ne se doutent de rien en arrivant en Allemagne ou en Suisse, c'est de l'enfumage complet, ça ne tient pas debout une seconde !!!

- Mais elles sont bien exploitées par des proxénètes tout de même !! Tu m'as dit toi-même que les narcos avaient des réseaux en Europe...

- Oui, c'est vrai, il existe des réseaux, c'est vrai qu'une partie importante des gains des filles passent en frais généraux. Mais il faut bien distinguer les choses. Par exemple, quand un réseau de passeur fait entrer illégalement des clandestins chinois ou colombiens en Europe, ce n'est pas du proxénétisme, c'est un service rendu à ces personnes qui veulent émigrer. Quand des loueurs spécialisés mettent (très cher) à leur disposition des chambres ou des lieux de passe, c'est de la location immobilière. Et ce n'est illégal dans certains pays que parce que la loi en a décidé ainsi, pas parce que cela serait intrinsèquement criminel. Tout cela a simplement pour conséquence qu'une partie de leurs gains est accaparée par les réseaux, mais c'est que crois, le principe même de l'économie capitaliste qu'un patron accapare une partie de la plus-value produite par ses ouvriers. Ce n'est pas propre à la prostitution...

- Mais il y a quand même des femmes battues, contraintes...

- Il y a différentes formes de contraintes. Certaines réseaux albanais utilisent effectivement des formes de contrainte physiques correspondant à peu près ce que tu imagines. Chez les nigériens, la contrainte est plus psychologique, elle passe par des rites d'ensorcellement, l'appartenance à une même communauté (famille, village, tribu...), elle met à profit l'isolement dont ces femmes sont victimes en Europe. Il existe également des formes de dépendance psychologique vis-à-vis d'un homme, mais on

est davantage ici dans le domaine des affects personnels ; et puis aussi, surtout dans le cas des femmes latinos, beaucoup d'entre elles sont plus ou moins accros à la cocaïne : elles prennent de la drogue pour tenir le coup pendant leur travail, et ensuite elles travaillent davantage pour acheter plus de cocaïne. C'est un cercle vicieux dont bien sûr, les réseaux de trafiquants profitent à plein... Ce ne sont pas des enfants de chœur, ils sont très contents de cette situation. Mais au fond, ils ne font que tirer parti de drames qu'ils n'ont pas nécessairement provoqué eux-mêmes : ce n'est pas de leur faute si des millions de femmes latinos rêvent d'aller habiter et travailler en Europe à n'importe quel prix, si des millions d'hommes européens sont frustrés sexuellement, si les loyers sont chers dans le quartier rouge des Pâquis, si beaucoup de prostituées latinos sont cocaïnomanes... Bien sûr, ils exploitent cette situation à leur profit, ils font de gros bénéfices, ils n'ont pas un sens très élevé de la morale ou de la dignité humaine. Mais pas besoin pour autant de les présenter comme des monstres violents réduisant de pauvres femmes innocentes en esclavage... C'est tout simplement faux ou très réducteur, dans la majorité des cas.

- Mais tout cet argent qui vient de la drogue, de la prostitution, qu'est-ce qu'ils en font ? Comment est-ce qu'ils arrivent à la blanchir, à le réinvestir dans des activités légales, à le mettre sur des compte en banques peu près légaux ?

- Tu imagines que c'est aussi un peu pour savoir cela que je suis à Genève. Dès qu'il y a une place off-shore avec des casinos, des banquiers pas trop regardants et une législation financière un peu accommodante, les narcos rappliquent. Mais d'abord, je voudrais te faire remarquer un truc de bon sens : il n'y a pas besoin de convertir tous ces gains occultes en avoirs légaux. Une grosse partie de ces recettes en liquide peut simplement venir alimenter des paiements eux-mêmes effectués en liquide : un drogué achète une dose, l'argent va chez le narco qui paie au passage ses hommes et son réseau logistique en liquide, puis il dépense de l'argent en liquide pour faire des travaux au noir dans sa maison, payer quelque flics et quelques magistrats avec des liasses de billets, faire venir un orchestre de salsa et des putes pour une grande fête. Puis les musiciens et les putes, avec l'argent qu'il leur a donné de la main à la main, vont acheter leur dose de cocaïne et le circuit repart pour un tour...

Ce qui leur pose problème, en fait, ce ne sont pas ces dépenses d'exploitation courantes, c'est la réinjection des bénéfices dans l'économie légale. Longtemps, on a beaucoup utilisé les casinos pour cela : on ne savait pas d'où venait l'argent perdu par les joueurs, qui tombaient opportunément dans les caisses d'établissements dont l'appartenance à la mafia était connue... Mais cela a été de plus en plus contrôlé au cours des années. Alors, il existe mille autres moyens : faire déposer sur des comptes bancaires de petites sommes d'argent par de nombreux hommes de paille ; monnayer la complicité d'un banquier qui accepte des mallettes bourrées de billets de banque ; utiliser des bureaux de change et des entreprises de transferts de fonds pour se débarrasser de l'argent liquide ; faire des virements électronique ou envoyer des mandats-postes à l'étranger ; maquiller les comptes d'une entreprise légale en gonflant artificiellement son chiffre d'affaire ; acheter un bien (immobilier notamment) en dessous de sa valeur réelle en payant un dessous-de-table en liquide au vendeur... Bien sûr, ces opérations peuvent être combinées entre elles pour provoquer un effet d'empilement et rendre difficile la traçabilité des fonds.

- Et que vient faire Genève là-dedans ?

- C'est une grande place financière, et le secret bancaire suisse accroît les opportunités. Il y a dans la ville ainsi qu'à Zurich plusieurs officines financières discrètes dont le rôle consiste simplement à transformer de l'argent liquide ou de provenance douteuse en placements bancaires, financiers ou immobilier à l'origine et au propriétaire réel mal connus. Ils bénéficient pour cela de la complicité plus ou moins directe de certains banquiers, de gestionnaires de fonds de placement ou d'agents immobiliers. De temps en temps, on en arrête un, mais dans l'ensemble ces activités sont plutôt en croissance, même si elles n'atteignent pas des montants comparables à celles des oligarques russes... Il faut dire aussi, à la décharge de la Suisse, que celle-ci n'est opératoire que pour une petite partie des activités des narcos, celles notamment se situant en Europe... l'essentiel des fonds transitent en fait par les places off-shore d'Amérique centrale et des Caraïbes... Mais enfin, tout de même, je suis sur la piste de quelques intermédiaires pas très nets, à Zurich et Genève. Il n'y a pas que les narco latinos d'ailleurs. On croise surtout des gens des mafias russes ou italiennes.

- Et tu en es où, de ton livre ?

- En fait, j'ai presque fini la phase de recherche. Mais je vais rester à Genève quelques mois pour écrire le texte lui-même.

Tout en parlant, Bob lançait de petites miettes de pain aux oiseaux qui voltigeaient tout autour des tables, les plus courageux se hasardant même à s'y poser pour chaparder eux-mêmes quelques miettes.

Tout à coup, Lisa se sentit envahie d'une vague d'affection pour cet homme curieux d'esprit, aux idées originales, passionnant dans sa conversation, courageux dans ses choix de vie. De plus, pensait-elle confusément, « *il est suffisamment présentable pour que j'emmène avec moi dans des diners mondains* ». Bref, l'idée de nouer une relation amoureuse avec lui la tentait, même si elle savait d'avance qu'il ne s'agirait que d'une passade : Bob était marié, père de famille, et il n'y avait pas à espérer que s'établisse entre eux une relation amoureuse durable. Mais cela ne la dérangeait pas. Elle était habituée, de par son métier nomade, à ces baux d'amitié à court terme, qui duraient le temps d'une mission à l'étranger - 1 an, 3 ans... - avant que chacun ne reparte vers d'autres horizons...

Mais surtout, elle se sentait profondément intéressée par son projet de livre et la manière dont il le présentait. Tout ce qu'il lui avait dit sur la corruption qui rongait certains Etats d'Afrique, sur la manière dont les réseaux mafieux prospéraient dans des environnements de misère dont ils n'étaient pas toujours eux-mêmes les premiers responsables, sur l'hypocrisie et l'inefficacité de certaines formes de criminalisation qui poussaient dans la clandestinité et la violence des activités qui auraient parfois pu s'exercer pacifiquement au grand jour, avait des échos dans sa propre expérience. Elle revoyait ces champs de pavots d'Afghanistan, si nécessaires à la survie des paysans, discrètement tolérés par un gouvernement qui non seulement ne voulait pas s'aliéner l'appui décisif des « seigneurs de la guerre » locaux dans sa lutte contre les talibans, mais dont certains membres tiraient personnellement bénéfice du trafic d'opium et d'héroïne. Elle revoyait ces élites corrompues de certains pays d'Afrique de l'ouest, et dont elle n'aurait eu aucune surprise à apprendre qu'elles étaient elles-mêmes parties prenantes à des réseaux mafieux. Et elle pensait qu'avec son expérience de ces pays, elle aurait pratiquement pu elle-même écrire, sinon le livre entier de Bob, du moins certains de ses chapitres.

Bien entendu, il n'en n'était pas question dans sa position officielle. Par contre, elle pouvait très bien guider Bob vers les bonnes pistes, encourager ses intuitions lorsqu'elles étaient justes, les jeter à bas lorsqu'au contraire elles lui paraissaient infondées, alimenter ses recherches par quelques bribes d'informations, enrichir et compléter les brouillons successifs de l'ouvrage par une relecture éclairée...

Ce rôle de conseiller occulte la tentait également parce qu'il lui permettait de donner à leur relation un contenu intellectuel et militant, qui la rendrait beaucoup plus riche que s'ils s'étaient simplement contentés de danser le tango ensemble et de sortir au restaurant le soir avec quelques amis.

Bien sûr, elle n'était pas entièrement d'accord avec toutes les idées qu'il avait développées devant elle. Son refus de voir la prostitution comme le fréquent produit d'une contrainte, en particulier, la gênait et même la choquait. Elle avait été témoin à de multiples reprises, lors de ses missions, du sort épouvantable réservé à certaines jeunes femmes pauvres et vulnérables, transformées en esclaves sexuelles par d'indignes trafiquants. Nier cette réalité, comme le faisait Bob, lui paraissait témoigner, au mieux d'un manque de sens de l'observation un peu décevant pour un journaliste de son niveau, au pire comme l'expression d'un désir plus ou moins conscient de défendre ses prérogatives de mâle. Mais, au fond, pensait-elle également, peut-être pourrais-je l'influencer dans le bon sens, l'aider à prendre davantage conscience de certaines réalités si je l'aide à écrire son livre ?

Elle prit donc l'initiative de la proposition.

- Tu veux qu'on aille ensemble à la Milonga Roja samedi prochain ?

- Oui, avec plaisir, et après on pourra aller dîner au bord du Lac ...

Les événements s'enchaînèrent ensuite assez vite : ce furent d'abord quelques soirées de tango, puis une nuit d'amour, puis une présentation en bonne et due forme de Bob aux amis de Lisa. Mais surtout, il y avait toujours ces passionnants diners en tête-à-tête où ils discutaient sans fin de leur expérience des pays en développement, Bob plus expert sur l'Amérique latine, Lisa sur l'Asie, et tous deux à la fois fascinés et horrifiés par ce qu'ils avaient vu en Afrique.

Et tout naturellement, l'idée germa dans l'esprit de Bob que Lisa pourrait lui être d'un précieux secours dans la rédaction de son livre.

- Je viens de terminer le chapitre sur l'Afrique. Tu ne veux pas le relire pour me dire ce que tu en penses ?

- Avec plaisir, dit Lisa qui attendait cette proposition depuis déjà plusieurs semaines.

Et elle s'attela immédiatement à cette tâche. Bien entendu, son intervention dépassa bientôt largement les seules corrections orthographiques et stylistiques pour entrer dans le cœur du sujet.

- Sur les réseaux de trafic de migrants latinos vers l'Europe, le BIT a réalisé un excellent rapport. Je connais bien les auteurs, je peux les inviter à dîner avec toi.

- J'ai un collègue à l'OMS qui a participé à un projet de reconversion de la culture du pavot dans certaines régions d'Afghanistan et de Birmanie. Mais le projet a avorté du fait de fortes pressions politiques. Il acceptera peut-être de te parler de son expérience. Tu veux que je te le présente ?

- Mon amie malienne du ministère de la Santé est de passage à Genève. Elle en sait un rayon sur la corruption des élites en Afrique de l'ouest. Je ne sais pas si elle acceptera de te parler, mais je peux te la faire rencontrer si tu veux.

- Je vais organiser un dîner avec le président de la FINMA, la nouvelle autorité de contrôle des banques suisses, que je connais bien. Je pense qu'il parlera un peu la langue de bois, mais enfin il en connaît un rayon sur le sujet du blanchiment...

Pour Bob, cette aide était providentielle. Lisa lui ouvrait les portes de sources d'informations précieuses pour son projet, qu'il lui aurait été parfois difficile de franchir sans sa recommandation personnelle. Elle le cadrait intellectuellement aussi, lui évitant de sous-estimer, emporté par ses tendances libertaires, le caractère profondément criminel et malfaisant de certains réseaux. A bout du compte, elle contribua de manière décisive à améliorer la qualité du livre en aidant Bob à mieux étayer ses analyses sur les liens entre les réseaux mafieux et les gouvernements de certains pays en développement et en l'incitant à compléter l'ouvrage par un chapitre sur les réseaux de trafic d'héroïne en provenance d'Asie. Elle le convainquit également d'introduire un chapitre en forme de débat entre partisans et adversaires de la légalisation des stupéfiants, avec en arrière-fond la question de savoir si une telle initiative contribuerait à affaiblir les réseaux mafieux et leur capacité de nuisance, ou bien aggraverait encore les problèmes sociaux et sanitaires liés à l'usage des drogues.

Cette relation était aussi pour Lisa un grand accomplissement personnel : pour la première fois de sa vie, elle était parvenue à nouer avec un homme une aventure amoureuse à la fois très sensuelle, très profondément amicale, et fondée sur un riche projet intellectuel partagé. Elle voyait avec émotion ce livre, fruit de leurs efforts communs, prendre forme jour après jour.

Avec émotion, mais aussi avec crainte, car elle savait que l'achèvement de cet ouvrage signifierait le départ de Bob et la fin de leur relation...

... Mais en fait, c'est finalement elle qui partit la première, pour une mission de quelques mois en Afrique, alors même que le livre était en voie d'achèvement ...

(A suivre)